

HISTOIRE DES VOYAGES.



DUMONT D'URVILLE.

(Explication de l'énigme historique.)

Dans les premiers jours du mois de mai de l'année 1842, un accident épouvantable venait jeter la consternation et l'effroi dans la France entière. Le convoi du chemin de fer, parti de Versailles (rive gauche) pour retourner à Paris, déraillait près de Meudon, le feu consumait les wagons, et quarante-six voyageurs trouvaient dans les plus horribles souffrances une mort contre laquelle ils ne pouvaient pas même essayer de lutter. Oh ! le douloureux spectacle ! lorsque, à la nouvelle de cette catastrophe, les mères, les épouses accoururent éperdues, interrogeant en tremblant ce monceau de victimes, et craignant d'y découvrir le cadavre de leurs enfants, de leur mari ! Parmi ces débris humains mutilés et à moitié carbonisés, on reconnut les restes de l'amiral Dumont d'Urville, ceux de sa femme, ceux de son jeune fils. Les sciences perdaient un de leurs plus zélés disciples ; la France allait porter le deuil de l'une de ses plus grandes illustrations. C'est à la biographie de cet homme célèbre à tant de titres que nous consacrons quelques lignes.

Jules-Sébastien-César DUMONT D'URVILLE est né le 23 mai 1790, à Condé-sur-Noireau, dans le Calvados. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut confié aux soins de son oncle, l'abbé de Croisilles, esprit élevé et intelligent, qui, pressentant les goûts aventureux de son élève, se garda bien de les contrarier. Aussi, le jeune Dumont s'embarquait-il à Brest en novembre 1807 sur l'*Aquilon*, en qualité de novice. Dès 1810, il est fait aspirant de première classe, et il apprend l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand ; l'hébreu même lui devient familier : il s'occupe en outre d'histoire naturelle ; ses études se portent spécialement sur la botanique et l'entomologie. De 1812 à 1816 il prend part à diverses campagnes à bord du *Suffren*, du *Borée*, du *Donawert*, etc. En 1814, il ramène de Sicile en France la famille d'Orléans ; quinze ans plus tard, nous le verrons chargé d'une tout autre mission. Notons, en passant, que, pendant une relâche de la gabarre la *Chevrette* dans l'île de Milo, il découvrit une magnifique statue en marbre de Paros ; et, grâce à ses soins, ce chef-d'œuvre de sculpture

décore notre musée du Louvre, où il est connu sous le nom de la *Vénus de Milo*.

Nous voici au premier des trois grands voyages qu'il fit autour du monde et que nous avons pour mission d'analyser succinctement. Lieutenant sous les ordres du capitaine Duperré, il monte la *Coquille*, qui met à la voile le 11 août 1822. L'expédition s'arrête à l'île Sainte-Catherine, se dirige vers les Malouines, admire les solitudes de Soledad et Fawkland, et jette un regard sur New-Island, restée célèbre par les malheurs du capitaine baleinier américain Barnard, qui, lâchement abandonné de ses compagnons, y vécut seul pendant près d'une année, contraint, nouveau Robinson, à se nourrir de racines et à se couvrir de peaux de bêtes. Les côtes du Chili, celles du Pérou sont ensuite explorées ; dans l'archipel Dangereux, on relève deux îles inconnues jusqu'alors, auxquelles on donne le nom de *Clermont-Tonnerre* et de *Lostanges*. Après un court repos pris à Taïti, la *Coquille* se dirige vers la Nouvelle-Irlande. Les habitants de ce pays, nous apprend d'Urville, ont la peau noire, les cheveux épais et laineux ; ils se frottent le corps avec une huile infecte ; ils se percent les oreilles, le nez, et passent dans les trous des morceaux d'os ou de bois. Les îles *Duperré* et d'*Urville* découvertes, la Nouvelle-Guinée et les Moluques visitées, la *Coquille* songea au retour. Le 24 avril 1825, elle rentrait dans le port de Marseille, après un parcours de vingt-quatre mille huit cent quatre-vingt-quatorze lieues, et rapportant douze cents espèces d'insectes et trois mille genres de plantes.

L'année suivante, le bruit se répandit qu'on savait enfin à quel endroit l'infortuné Lapérouse¹ avait fait naufrage. Dumont d'Urville, nommé capitaine de frégate, fut chargé de vérifier l'exactitude de ces rapports, et la *Coquille*, surnommée l'*Astrolabe*, nom du vaisseau qui portait Lapérouse, quittait Toulon une seconde fois.

Après avoir étudié les côtes sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, l'*Astrolabe* explora la Terre du roi Georges, dont les habitants frileux portent toujours avec eux un long bâton allumé par un bout ; la Nouvelle-Galle du Sud et la Nouvelle-Zélande. Sur ces deux derniers pays d'Urville nous révèle quelques détails ethnographiques assez curieux. Les naturels ont la peau noire ; ils portent les cheveux incultes, la barbe longue et ornée d'os de queue de chien ; ils se peignent le visage en rouge. Presque complètement à l'état sauvage, ils vont nus, mangent dans des feuilles de fou-

¹ Lapérouse, navigateur français, parti en 1781 avec les vaisseaux l'*Astrolabe* et la *Boussole*. On n'a jamais su exactement ce qu'il était devenu.

gère, et se frottent le nez en signe de respect. Chez eux le tatouage est le privilège exclusif des castes nobles. Féroces et superstitieux à l'excès, ils contraignent les femmes, on ignore dans quel but, à se couper deux phalanges du petit doigt de la main gauche; eux-mêmes ils s'arrachent une des dents incisives de la mâchoire supérieure. Ils enterrent les morts après les avoir oint d'une certaine huile de poisson, et après avoir placé dans la fosse une grande quantité de vivres. Les femmes se tuent quelquefois sur la tombe de leur époux. Les Nouveaux-Zélandais sont antropophages; ils se délectent de préférence avec la chair de femme ou d'enfant. Ils dévorent leurs prisonniers de guerre, dont ils conservent le crâne comme un trophée, et de leurs os ils confectionnent des espèces de flûtes et des ustensiles de ménage.

Dumont d'Urville séjourna peu de temps au milieu de ces hordes barbares, et il s'arrêta à l'île de Vanikoro, où il espérait trouver des traces du passage de Lapérouse. Mais les insulaires, astucieux et méfiants, refusèrent de donner aucun renseignement utile. A la fin, un sauvage séduit par un morceau de drap rouge consentit à indiquer le lieu présumé du naufrage du grand navigateur. On fit des recherches, et des ancres, des canons, des boulets retirés du fond de la mer permirent de croire à l'exactitude des indications fournies. Aussi d'Urville s'empessa-t-il d'élever un monument funèbre à son infortuné devancier. Ce devoir rendu, le but du voyage était atteint; le 25 mars 1829, l'*Astrolabe* touchait les côtes de France. Cette traversée enrichit les sciences du plan de quarante-cinq cartes nouvelles et de nombreux matériaux philologiques sur les langues de l'Océanie.

Le grade de capitaine de vaisseau récompensa Dumont d'Urville des dangers qu'il avait courus, de l'intelligence et du savoir dont il avait fait preuve. Le 2 août 1830, on le chargea de conduire sur la terre d'exil Charles X et sa famille, que la révolution de Juillet venait de renverser du trône.

Après quelques années passées dans un repos nécessaire, d'Urville projeta son troisième voyage de circumnavigation, et, le 7 août 1837, il donna à l'*Astrolabe* et à la *Zélée* le signal du départ. Il entre dans le détroit de Magellan ¹, s'avance vers le sud, et bientôt se trouve dans des régions inexplorées, où des montagnes de glaces l'environnent et l'emprisonnent. Pendant plus d'un mois, dans ces parages inhospitaliers, l'équipage eut à supporter des fatigues et des privations de toute sorte. Echappé par miracle à une mort presque certaine, il poursuit sa route et découvre des

¹ Voir *Magasin*, tome XI, p. 326.

terres nouvelles qu'il appelle *Louis-Philippe*, *Joinville*, *Clarie*, *Adélie*, cette dernière du nom de M^{me} d'Urville, modèle du plus sublime dévouement. Ce voyage dura trente-huit mois.

Elevé à la dignité de contre-amiral, Dumont d'Urville occupait ses loisirs à mettre en ordre la relation de ses découvertes, lorsqu'il fut fatalement enlevé aux sciences et à ses nombreux amis. Parti de Paris avec sa femme et son fils, dans la matinée du dimanche 8 mai, pour aller voir jouer les grandes eaux de Versailles, on sait comment, au retour, il trouva la mort la plus affreuse. Ainsi, ce navigateur qui trois fois avait fait le tour du monde, qui avait affronté et bravé mille dangers, qui avait échappé à la fureur des flots et aux flèches des sauvages, vient, sur le sol natal, au sein de sa famille, mourir victime d'un accident de chemin de fer ! Son nom vivra éternellement à côté de ceux de Lapérouse, d'Entrecasteaux¹, de Bougainville², de Cook³, qui, comme lui, ne rendit à la terre que des restes informes et défigurés. Pour consacrer la mémoire d'un si grand génie et d'une si grande infortune, la ville de Paris lui concéda un terrain dans le cimetière Mont-Parnasse; la France ouvrit une souscription pour lui élever un monument funéraire. Condé-sur-Noireau donna le nom de d'Urville à l'une de ses rues, et, en 1844, érigea une statue en face de la maison où l'illustre navigateur avait reçu le jour. X.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Par qui et comment la vaccine fut-elle découverte ?

VOYAGES.

SIX LIEUES SUR LE RHIN.

(LE CHATEAU DE RHEINSTEIN.)

Je parcourais les bords du Rhin, accompagné de deux amis. Nous n'avions pas quitté Mayence sans visiter la maison où naquit, en 1398, Gutenberg; l'immortel inventeur de l'imprimerie. Nous vîmes aussi sur

¹ Entrecasteaux (Joseph-Antoine Bruni d'), navigateur français, né à Aix en 1739, mort en mer, le 20 juillet 1793.

² Bougainville (Louis-Antoine de), navigateur français, né à Paris le 11 novembre 1729, mort le 31 avril 1814.

³ Cook (James), navigateur anglais, né le 27 octobre 1728, massacré par les sauvages le 14 février 1779.

quelques monuments les armoiries de Mayence, où l'on trouve des roues tracées en blanc sur un fond rouge. Je n'en parlerais pas si elles n'avaient une origine à la fois honorable et curieuse. Mayence avait pour archevêque, en 1011, Willigis, qui, le premier sur ce siège, porta le titre d'électeur de l'Empire. Ce vertueux prélat était d'humble naissance; fils d'un charron, il s'était élevé par son mérite à la haute dignité dont il était revêtu. Le chapitre de sa cathédrale, composé de nobles, ne le voyait pas sans dédain à sa tête; et même l'un des chanoines, poussé par une mauvaise pensée, dessina avec de la craie des roues sur les murs du château archiépiscopal. Le pontife sentit l'injure; mais, loin d'en rougir, il s'en fit un titre de gloire, et il ordonna de peindre dans tous ses appartements des roues blanches sur un champ rouge, avec cette devise : *Willigis, rappelle-toi d'où tu viens*. La ville, plus tard, adopta ces nobles insignes.

Nous descendions le Rhin, nous rendant à Bingen, où commence la Prusse, et où nous voulions nous arrêter quelque temps. Déjà nous touchions notre but, lorsque nous aperçûmes de loin, au milieu du fleuve, entre des rives escarpées, une vieille tour noircie et ruineuse, d'un aspect lugubre. Nous en demandâmes le nom : on nous répondit qu'on l'appelait la *Maüsethurm* ou la *Tour des rats*. Ce nom bizarre excita notre curiosité; nous questionâmes des voyageurs obligeants, et nous en obtînmes le récit de la légende, probablement fabuleuse, comme on en trouve dans ce pays, mais certainement singulière, qui se rattache à l'origine de cette tour.

On raconte donc qu'autrefois un archevêque de Mayence, nommé Hatto, oubliant les saintes traditions que lui avaient léguées ses prédécesseurs et les modèles de vertu qu'il aurait pu trouver parmi les prélats ses voisins, se montrait dur et avare pour son peuple. Dans une année mauvaise, il acheta le blé pour le revendre fort cher, et la famine devint si grande, que les paysans, mourant de faim, se rendirent au palais du prélat pour invoquer sa pitié. Celui-ci voulut disperser la foule, qui, rebelle à ses ordres, ne s'éloigna pas. Fatigué alors des importunités de ces pauvres affamés, il les fit cerner, saisir et enfermer dans une grange, où il ordonna qu'on mit le feu. A leurs cris lamentables, Hatto ne fit que rire, et dit à ceux qui l'entouraient : *Entendez-vous siffler les rats?* Mais quelle fut l'épouvante du cruel Hatto lorsque, le lendemain, la ville, devenue déserte, fut envahie par une multitude innombrable de rats qui semblaient naître des cendres de la grange incendiée! Ils se répandaient, malgré tous les efforts, par bandes serrées dans les rues, dans la citadelle, dans le palais, dans les caves, dans les chambres, dans les alcôves. Hatto, éperdu, quitta Mayence

et s'enfuit dans la plaine ; les rats le suivirent. Il courut s'enfermer dans Bingen, qui avait de hautes murailles ; les rats passèrent par-dessus les murailles et entrèrent dans Bingen. Alors l'archevêque fit bâtir une tour au milieu du Rhin, et s'y réfugia à l'aide d'une barque autour de laquelle dix archers battaient l'eau ; les rats se jetèrent à la nage, traversèrent le Rhin, grimpèrent sur la tour, rongèrent les portes, le toit, les fenêtres, les planchers et, les plafonds, et arrivés enfin jusqu'à la basse-fosse où s'était caché le malheureux Hatto, ils le dévorèrent tout vivant. Cette légende, inventée par l'imagination populaire, peut au moins, par son dénouement terrible, faire comprendre toute l'indignation qu'excite en nous le spectacle de la dureté de cœur et le châtement exemplaire dont nous la jugeons digne.

La partie du Rhin qui coule entre Mayence et Cologne est la plus curieuse ; elle n'emprunte pas son moindre intérêt aux vastes et antiques châteaux dont les ruines hérissent ses bords et couronnent les rochers les plus inaccessibles de ses rives escarpées. Epouvantails des pauvres paysans et des paisibles habitants des villes pendant le moyen âge, ils étaient habités par des seigneurs puissants et barbares, que l'histoire a flétris du nom de chevaliers-brigands, qui se nommaient eux-mêmes *fléaux du pays*, vivaient de pillage, et ruinaient les marchands auxquels le Rhin servait de passage. C'est contre eux que fut formée la ligue des villes hanséatiques, en 1255, à l'instigation d'Arnold Saalman, habitant de Mayence. Parmi ces châteaux, le plus remarquable sans aucun doute par sa situation pittoresque, et l'un des plus illustres, est le *Rheinstein*, dont le nom signifie *Pierre du Rhin*, celui que représente notre gravure, situé tout au bord du fleuve, sur un escarpement gigantesque. Nous le visitâmes le lendemain de notre arrivée à Bingen. Si le site qu'il domine est digne d'attirer les regards, les événements qui forment son histoire captiveraient peut-être mal l'attention. On ne sait ni à quelle époque, ni par qui fut construite cette redoutable forteresse. Rodolphe de Habsbourg l'attaqua en 1282, s'en empara, y fit mettre le feu, et fit pendre au créneau le plus élevé le chevalier-brigand qui en avait fait son repaire. Heureusement une protection puissante a sauvé ce château célèbre de la destruction prochaine qui menaçait ses ruines, et le prince Frédéric de Prusse, par une restauration intelligente et somptueuse, l'a rendu aux arts et à la curiosité des voyageurs,

V. N.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.



M. DE BROGLIE A L'ACADÉMIE.

PHYSIOLOGIE DU XXX^e FAUTEUIL.

Dans la séance du 3 avril, l'Académie française a reçu dans son sein M. le duc de Broglie. Le bureau était occupé par MM. Nisard, directeur, Villemain, secrétaire perpétuel, et de Pongerville, chancelier. M. Guizot, en qualité de parrain, assistait le récipiendaire, qui a prononcé l'éloge de son prédécesseur. M. Nisard lui a répondu. Onze académiciens se sont assis sur le fauteuil de M. de Broglie, le trentième. Voici leurs noms :

SILHON (Jean de), né à Auch, vers 1600 ; de l'Académie, à l'époque de la fondation, en 1634 ; mort à Paris en 1667. — Il proposa le plan d'un dictionnaire de la langue française, et composa *le Ministre d'Etat* et *l'Immortalité de l'âme*. « C'était, dit Bayle ¹, l'un des plus solides et des plus judicieux auteurs de son siècle. » Gui-Patin ² écrit de son côté : « Il est mort un savant homme qui parlait bien ; c'est le bon M. de Silhon. »

COLBERT (Jean-Baptiste ³), né à Reims le 29 août 1619 ; de l'Académie en 1667 ; mort à Paris le 6 septembre 1683. — Ministre et secrétaire d'Etat, il s'est acquis une grande célébrité. Il rétablit les finances et le commerce, encouragea les lettres et protégea les artistes. Ces divers titres, sans doute, lui ouvrirent les portes de l'Académie. Il fit introduire l'usage des jetons dits de *présence*, petites pièces de monnaie qui, à chaque séance, sont partagées entre les membres présents.

LA FONTAINE (Jean de), né à Château-Thierry, le 8 juillet 1621 ; de l'Académie en 1684 ; mort le 2 mai 1695. — Ses *Fables* ont immortalisé son nom, et cependant Patru ⁴ lui avait conseillé de renoncer à ce genre de composition. La Fontaine écrivit aussi pour la scène : *la Coupe enchantée* est encore aujourd'hui représentée à la Comédie-Française. L'Académie l'élut en 1683 ; Louis XIV refusa de ratifier ce choix, à cause de l'attachement que le fabuliste ne cessait de témoigner à Fouquet, alors en dis-

¹ Bayle (Pierre), philosophe et critique, né en 1647, mort en 1706, auteur du *Dictionnaire historique*.

² Gui-Patin, médecin et littérateur, né en 1601, mort en 1772. Ses *Lettres* l'ont rendu célèbre.

³ V. Notice sur Colbert, *Magasin*, t. XI, p. 289.

⁴ Patru (Olivier), né en 1604, mort en 1681. Célèbre avocat au Parlement. Homme très-instruit, que les plus grands littérateurs du temps ne dédaignaient pas de consulter sur le mérite de leurs ouvrages.

grâce. Le roi revint à de plus nobles sentiments et permit la réception. « Vous pouvez le recevoir, dit-il; il a promis d'être sage. » On a beaucoup parlé de sa candeur et de sa naïveté, qui l'ont fait surnommer *le bonhomme*; on en a cité mille traits. A l'une des représentations de son *Florentin*, il fut pris d'un bâillement prolongé et quitta le théâtre avant la fin du premier acte. Il disait en s'en allant: « Je m'ennuie si fort qu'il m'est impossible d'en voir davantage. En vérité, j'admire la patience des Parisiens. »

CLÉREMBAULT (Jules DE), né en 1647; de l'Académie en 1695; mort le 17 août 1714. — Homme de beaucoup d'esprit, d'une mémoire prodigieuse, et très-versé dans l'étude de l'histoire. Il n'a rien publié. Clérembault était remarquable par sa laideur; aussi, comme il occupait le fauteuil du grand fabuliste, les plaisants disaient qu'on avait mis Ésope à la place de La Fontaine.

MASSIEU (Guillaume), né à Caen, le 13 avril 1665; de l'Académie en 1714; mort le 26 septembre 1722. — Professeur royal de langue grecque. Il a composé une *Histoire de la poésie française* et un poème latin intitulé *le Café*. De bonne heure éprouvé par les infirmités, il n'en conserva pas moins un caractère doux et enjoué. Atteint de deux cataractes, il ne voulut se faire opérer que d'une seule. « Je tiens l'autre en réserve, disait-il, contre de nouveaux malheurs. »

HOUTTEVILLE (Claude-François), né à Paris en 1688; de l'Académie en 1723: il en fut secrétaire perpétuel; mort le 8 novembre 1743. — *La Vérité de la religion chrétienne* est le seul ouvrage qu'on lui attribue.

MARIVAUX (Pierre Carlet de Chamblain de), né en 1688, de l'Académie en 1743; mort le 11 février 1763. — Auteur dramatique, qui se fit remarquer par la prétention du style et certaine affectation à disséquer un sentiment. D'après Voltaire, il passait sa vie à peser des riens dans des balances de toiles d'araignée. Le mot *marivaudage* est resté pour exprimer un raffinement d'idées et un langage compassé. Ses comédies se proposent cependant un but moral et utile: « Je voudrais, répétait souvent Marivaux, rendre les hommes plus justes et plus heureux. » Voici son épitaphe:

Avec trop d'art copiant la nature,
On peut, en fait de goût, lui trouver des égaux:
Mais sa bonté, sa candeur, sa droiture,
Ont éclipsé tous ses rivaux.

RADONVILLIERS (Claude-François Lysarde, abbé DE), né à Paris, le 20 avril 1709; de l'Académie en 1763; mort le 30 avril 1789. — Auteur d'un

Essai sur la manière d'apprendre les langues, et d'une comédie les Talents inutiles, représentée au collège Louis-le-Grand.

VOLNEY (Constantin-François Chassebœuf, comte DE), né à Craon, le 3 février 1759 ; de l'Académie en 1795 ; mort le 15 avril 1820. — Littérateur, orientaliste. On a de lui le *Voyage en Egypte et les Ruines*, ouvrage auquel il doit sa réputation. Il remplaça le nom de Chassebœuf par celui de Boisgirais, qu'il abandonna pour adopter définitivement celui de Volney, sous lequel il est connu.

PASTORET (Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre, marquis DE), né à Marseille, le 25 octobre 1756 ; de l'Académie en 1820 ; mort le 28 septembre 1839. — Jeté, jeune encore, au milieu des troubles politiques, il brigua l'honneur de défendre Louis XVI. On lui doit deux excellents traités : *les Lois pénales* et *l'Histoire de la législation*.

SAINT-AULAIRE (Le comte DE), né en 1778 ; de l'Académie en 1841 ; mort en 1854. — Pair de France, ambassadeur à Rome, à Vienne, à Londres ; auteur de *l'Histoire de la Fronde*.

BROGLIE (Achille-Léonce-Victor-Charles, duc DE), né à Paris, le 28 novembre 1785 ; nommé à l'Académie en 1855, reçu en 1856. — Homme d'Etat, il a successivement été ministre de l'instruction publique et ministre des affaires étrangères. Ecrivain distingué, il a publié dans la *Revue française* divers articles de philosophie morale, de métaphysique, de législation et de critique littéraire.

P. S. Le 10 avril, l'Académie s'est réunie pour procéder à une double élection. MM. Biot et de Falloux ont été nommés en remplacement de MM. Lacretelle et Molé. La physiologie de ces deux fauteuils, le dix-huitième et le vingt et unième, sera faite à l'époque de la réception des nouveaux académiciens.

A. C.

RÉCRÉATION.

CÉCILIE ¹.

C'était un banc fort ordinaire celui dont nous voulons parler, et, en réalité, rien ne le distinguait des autres bancs de la place ; cependant, à

¹ Cette nouvelle vient d'obtenir le premier prix au concours ouvert par la Société des gens de lettres.

l'exclusion de ceux-ci, il avait reçu un nom. On l'appelait « le banc des deux avarés. »

Cette dénomination remontait à deux ans environ. Un accident était arrivé sur la place. Le fils d'une pauvre femme, petit garçon de six ans, renversé par un cheval, avait eu la jambe cassée. La douleur de la mère était poignante. Accroupie auprès de l'enfant étendu par terre, elle sanglotait, et les paroles dans lesquelles s'épanchait son désespoir faisaient venir les larmes aux yeux des passants arrêtés. Elle était veuve, quoique jeune encore, et il fallait que son travail suffît à elle et à son enfant. Or, qu'allait-elle devenir ? Si elle gardait le pauvre petit blessé, elle ne pourrait plus travailler ; si elle ne le gardait pas, il faudrait le mettre dans un hôpital, se séparer de lui, alors qu'il avait tant besoin de sa mère. Ce qu'elle disait était à fendre l'âme. Aussi, tandis qu'un médecin qui passait par là examinait la blessure de l'enfant, le silence régnait dans la foule, autour de cette lamentable douleur. Comment faire ?

Comment faire ? Ce fut la marchande de pommes du coin de la place qui répondit. Ce n'était pas une femme riche, non, certes ; elle avait un simple mouchoir à carreaux sur la tête, et une robe d'indienne bien fanée. Elle ne faisait pas un gros commerce : des pommes, des groseilles ou des noisettes, selon la saison, c'était tout. Les enfants qui jouaient sur la place formaient toute sa clientèle. Au premier bruit de l'accident, elle était accourue. Donc ce fut elle qui répondit, et sa réponse, pour n'être pas en beau langage, n'en fit pas moins honneur à la bonne femme.

« Eh bien ! quoi ? il n'y a pas trente-six moyens. Nous sommes ici un tas de braves gens ; il faut qu'un chacun mette quelque chose là-dedans. (Elle tenait la casquette de l'enfant.) Ça sera un petit magot pour la pauvre mère, qui pourra garder son chéri jusqu'à ce que la santé lui-z-y soit rendue. »

C'était certainement là une liaison intempestive, Eh bien ! fussiez-vous *membre de l'Institut, membre de toutes les sociétés savantes d'Europe*, cette triviale éloquence du cœur eût plus touché que n'importe quel morceau de la plus correcte littérature.

La marchande de pommes, joignant le geste à la parole, tira de sa poche une poignée de sous, tout son avoir, en fit deux parts égales, et en mit une dans la petite casquette.

« Fort bien ! » dit un monsieur qui se trouvait derrière elle. Il pouvait avoir cinquante ans, était parfaitement mis, et avait la plus heureuse physionomie. Il avança la main par-dessus l'épaule de la bonne femme, et laissa tomber une pièce de vingt francs dans la casquette. Chacun applaudit. Les

paroles de la marchande avaient trouvé de nombreux échos dans la foule.

« Alors, dit-elle, je vas quêter, moi. Ce n'est pas que peut-être... au milieu de tout ce monde... un homme vaudrait mieux... ajouta-t-elle en regardant le monsieur qui avait donné les vingt francs.

— Qu'à cela ne tienne, dit-il; et, tout simplement, avec une grâce parfaite, il ôta son chapeau et offrit son bras à la pauvre marchande. »

Celle-ci accepta l'offre comme elle était faite, et leurs deux bras se croisèrent aussi naturellement que la pièce d'or s'était mêlée aux gros sous dans le fond de la petite casquette. Alors les offrandes arrivèrent de tous côtés. Il y avait cependant de pauvres gens dans cette foule, plus de pauvres que de riches; eh bien, il n'y en eut pas un... Erreur! Il y en eut deux qui refusèrent leur obole.

C'étaient deux messieurs d'un certain âge, habitués de la place; on les y voyait presque tous les jours dans l'après-midi. Ils affectionnaient le banc dont nous avons parlé. Maigres, roides, l'œil dur, les lèvres pincées, leur physionomie repoussait la sympathie, leur voix était aigre et sèche.

Ils se trouvaient là quand l'accident arriva. La marchande et son cavalier s'arrêtèrent devant eux en quêtant.

« Quoi? dit le plus âgé.

— Comment... quoi?» reprit la marchande.

Le monsieur qui l'accompagnait intervint :

« Nous quêtons pour la pauvre femme dont l'enfant vient d'être grièvement blessé, et nous faisons appel à votre générosité, dit-il en regardant l'un, et à vos sentiments de charité, » ajouta-t-il en regardant l'autre.

La générosité de l'un valait certainement la charité de l'autre, et tous deux avaient de ces sentiments-là autant que la pierre dure et froide du banc sur lequel ils étaient assis.

« Pas de monnaie! dit le premier.

— Ni moi, » ajouta le second en se boutonnant jusqu'au menton.

Pendant ce temps, l'enfant avait été porté dans une boutique voisine, où le produit de la collecte fut remis à la mère.

Dès ce jour, le banc des avarés était baptisé. Quand ils s'y trouvaient, personne n'allait s'asseoir auprès d'eux; les petits enfants eux-mêmes s'écartaient. Le sentiment qu'ils inspiraient ne leur échappait pas; cependant, quoiqu'ils en fussent blessés, ils ne laissaient passer aucune occasion de le justifier davantage.

C'était le 26 octobre, belle journée, vraiment! air vif, mais pur, et pas un nuage au ciel. A la veille des brumes de novembre, le soleil semblait

vouloir dire ce jour-là un éclatant adieu à l'année sur son déclin. Les deux avares étaient venus sur le banc accoutumé, et, les deux mains sur la pomme de leur canne, ils humaient ces généreux rayons.

L'un des deux paraissait avoir soixante ans ; l'autre moins , cinquante ans peut-être. Ce dernier, à l'occasion sans doute de quelque supputation mentale, tira un petit almanach de sa poche , promena un moment son index le long des dates mensuelles, et l'arrêta à celle du lendemain.

« C'est bien le 26 aujourd'hui, Robert ? dit-il.

— Le 26, oui.

— Demain, Saint-Frumence... ma fête, reprit le premier avec une sorte de grimace. C'était sa façon de sourire. Il en avait si peu l'habitude !

— Ah ! c'est votre fête... Est-ce que vous comptiez que je vous la souhaiterais ?...

— Point ! Vous ne l'avez jamais fait , et je vous ai toujours entendu critiquer cet usage. Au surplus , vous avez raison... Niaiserie ! »

Frumence remit l'almanach dans sa poche. Un moment après, il ajouta en forme de réflexion :

« Il y a vingt et un ans qu'on ne m'a souhaité ma fête.

— Oui, dit Robert... Ce fut Cécilie...

— C'est le mois d'après qu'elle est m... morte... Frumence toussa. Je crois que je m'enrhume, dit-il, il y a du brouillard ce soir. »

En effet , les rayons obliques du soleil couchant faisaient ressortir un léger brouillard, qui s'élevait de terre et courait sur les toits.

« Oui , je me le rappelle , reprit Robert après un silence, en touchant du doigt son front penché. Cécilie , à cette occasion, vous donna une bourse qu'elle avait tressée elle-même.

— Et qui disparut le jour de la mort de Cécilie.

— Avec les deux cents francs qu'elle contenait.

— Il paraît que c'était leur destinée à ces deux cents francs d'être perdus.

— C'est vrai , Cécilie les eût perdus d'une autre façon , voilà tout , et nous étions exposés à en perdre autant chaque année... et à l'heure qu'il est, Frumence, cela ferait quatre mille deux cents francs de perdus.

— Quatre mille deux cents francs ! grand Dieu, quelle somme !

— Je vous l'ai toujours dit , l'influence des femmes est mauvaise ; elle énerve l'homme. »

Ah ! M. Robert n'était pas un homme énervé, certes !... L'humanité tout entière fût morte de faim à sa porte sans lui arracher un centime... Quelle fermeté ! quelle énergie !

Après un court silence, Frumence reprit :

« Véritablement, elle nous dominait, elle nous menait comme des petits enfants, vous son père, moi son mari. Vous rappelez-vous quand elle nous regardait fixement de ses grands yeux ? Ils avaient une étrange couleur, ses yeux ; je n'en ai jamais vu de semblables : c'était comme la nuance verte d'une eau profonde. Franchement , je l'ai aimée, Robert ; sa mort si inattendue , si subite , m'avait rendu presque fou. J'ai dépensé six cents francs pour son enterrement !

— Six cents francs ! dit Robert.

— Il y eut beaucoup de monde à son convoi, surtout de pauvres gens... vous le rappelez-vous ? Elle était très-aimée... elle donnait beaucoup.

— Ah ! les fripons ne manquent jamais pour exploiter le faible des gens. Donner, c'est favoriser la paresse et tous les vices. »

La nuit se faisait, les boutiques s'éclairaient, et l'on voyait les becs de gaz s'allumer au loin dans les rues. M. Robert prit ses gants dans sa poche et les déplia méthodiquement. Comme il mettait le premier, il s'arrêta et toucha le bras de Frumence :

« Que disiez-vous donc tantôt, que depuis vingt et un ans on ne vous avait plus souhaité votre fête ? Erreur, Frumence , on vous l'a souhaitée.

— Qui donc ?

— La petite... votre fille. Pendant qu'elle était en pension , elle vous envoya une lettre avec un bouquet et une paire de pantoufles brodées par elle.

— En effet ; mais cela ne s'est plus renouvelé.

— Je me souviens que vous le lui fites défendre. En seriez-vous fâché ?

— Non pas, non pas ; il me semble que j'ai rempli suffisamment mon devoir de père vis-à-vis d'elle : j'ai payé toutes ses dépenses, je lui ai donné mon consentement pour se marier. »

Le fait est que M. Frumence entendait noblement les obligations de la paternité. Quel père paya jamais plus exactement les mois de nourrice et les trimestres de la pension de son enfant ? Il n'y eut jamais un jour de retard. Quel père opposa moins d'obstacles au mariage de sa fille ? Il est vrai qu'il ne s'inquiéta jamais d'elle, qu'elle passa de chez sa nourrice à la pension, et de la pension sous le toit conjugal, sans qu'il témoignât seulement le désir de l'embrasser. Il est vrai qu'il se soucia à peine de connaître celui à qui le sort de sa fille était confié. Mais qu'importait cela ? La nourrice ni la pension n'avaient jamais pu réclamer un centime. C'était l'essentiel ! Là était le beau idéal de la tendresse paternelle.

M. Frumence se glorifiait donc à juste titre de la façon dont il avait accompli sa mission de père. M. Robert n'eut rien à dire, lui qui avait rempli non moins convenablement ses devoirs d'aïeul. Il finit de mettre son gant.

Une petite voix enfantine se fit entendre auprès d'eux en ce moment. « Maman, j'ai faim, » disait-elle.

Robert et Frumence levèrent la tête et virent une femme à l'autre extrémité du banc. Elle tenait debout sur ses genoux et serrée contre sa poitrine une petite fille, dont on voyait indistinctement la figure penchée sur l'épaule de sa mère.

Ceci n'intéressait en rien nos avarés. L'un remit son menton sur sa canne, l'autre prit son second gant. Voilà qu'un petit bonhomme d'une douzaine d'années s'arrêta devant eux. Il vendait des allumettes et portait sa marchandise dans une boîte.

LOUIS FORTOUL.

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.



PÊCHE DES HARENGS.

La pêche a toujours été et est encore pour les populations riveraines de l'Océan une source d'abondance analogue à celle de l'agriculture pour les habitants de l'intérieur des terres. La puissance maritime d'un pays s'accroît aussi par cette industrie côtière ; car les pêcheurs, on le sait, sont d'habiles matelots, de courageux soldats et de hardis navigateurs.

La pêche des harengs est une des branches les plus productives de nos départements de la Manche et de l'Océan, comme elle est aussi un bienfait pour les pauvres familles, à la subsistance desquelles elle suffit en grande partie. C'est surtout dans les mers du Nord que les harengs viennent chaque année, par myriades, s'engouffrer dans les nasses des pêcheurs, pour être soumis ensuite à de nombreuses préparations conservatrices, et être en dernier ressort expédiés sur tous les points du globe.

Le hareng ressemble à peu de chose près à l'un de ses congénères, la sardine ; comme elle, il a la tête pointue et dorée, le front bleuâtre, les yeux à fleur de l'orbite, les opercules ciselés et argentés, les écailles tendres et faciles à enlever, le ventre terminé par une carène dentelée, les côtes argentées, les nageoires grises, le dos arrondi et diapré d'un noir bleu. Telle est la description faite du hareng par le dictionnaire d'ichthyo-

logie, et toute ménagère, en allant au marché, pourra se convaincre de son exactitude.

J'ai souvent admiré, par un beau soleil d'avril, dans la transparence d'une mer limpide, sur un banc de sable ou sur des rochers de corail, ce gracieux poisson aux formes élégantes et sveltes, dont l'agilité, la souplesse des mouvements, les reflets diaprés, offraient à ma vue un précieux amalgame d'or, d'argent, d'azur, d'émeraude et d'opale aux couleurs changeantes.

Le gourmand n'est pas moins satisfait que l'amateur d'histoire naturelle, lorsqu'il mord dans la chair délicate de ce clupé, pêché le matin, servi frais et cuit à point dans du beurre. Salé ou fumé, le hareng sert d'assaisonnement et favorise l'appétit; mais les estomacs débiles s'accoutument difficilement de cette nourriture.

Le hareng se trouve partout, à peu d'exceptions près, dans les mers du Nord, dans la Baltique, et même dans la Méditerranée; on le pêche ordinairement dans les endroits où la mer est peu agitée. On le rencontre encore en Amérique, sur les côtes du Labrador, sur celles de la Californie, et en Asie sur les rivages du Japon et de la Tartarie russe. Plusieurs voyageurs assurent même que dans les mers asiatiques les harengs sont si nombreux et si serrés, qu'ils viennent échouer sur le rivage. Les nègres du canal de Mosambique font avec ce poisson une espèce de bouille-à-baisse saupoudrée de piment, qui passe pour un brouet exquis. En un mot, le hareng se rencontre sur tous les points du globe.

Ce clupé cosmopolite se nourrit de frai, de crustacés et de menu fretin. C'est en automne que les harengs viennent frayer sur les côtes. Leur propagation est gigantesque, surtout si on considère le nombre de ces poissons pêchés chaque année et consommés dans l'univers entier.

La pêche du hareng se fait de différentes manières, tantôt à l'aide de seines qu'on tire sur la plage ou qu'on relève à bord de bateaux en pleine mer; tantôt avec les dragues et autres filets trainants, mais qui, d'après les dernières lois, sont prohibés sur les côtes. Le seul moyen adopté en France comme en Angleterre, et surtout en Ecosse, est une seine de mer¹ armée de lièges et de plombs, et terminée aux deux extrémités par une bouée² à laquelle se rattache la corde.

Voici comment on procède pour prendre le hareng. Les *pesqueresses*, mot breton employé pour désigner les barques des pêcheurs de clupés, sont géné-

¹ Espèce de filet qu'on traîne sur les grèves.

² Morceau de bois flottant sur l'eau.

ralement montées par cinq hommes, le patron, trois matelots et un mousse. Les embarcations sont légères de charpente et aiguës de carène; aussi, lorsqu'elles sont orientées bout au vent, elles peuvent sillonner le fluide salé à sept ou huit milles par heure. Les *pesqueresses* n'ont qu'un mât incliné sur l'arrière, et une immense voile. On aime à voir glisser ces coques de noix, bondissant sous la brise de lame en lame, disparaissant au milieu des vallées d'une vague, et s'élevant aussitôt sur la crête des houles, comme les mouettes qui rasent, d'un vol rapide, l'écume de la mer.

A bord d'une pesqueresse on a placé cinq ou six filets, aux mailles proportionnées à la grosseur du hareng, des paniers, du sel et de la *rogue*, sorte d'appât fait avec des œufs tirés des morues de Norwége et de Saint-Pierre de Miquelon, Terre-Neuve.

C'est au mois de mars que les bateaux français vont en pleine mer épier les passages des bancs de harengs. On s'aperçoit de la venue de l'un de ces bancs aux bouillonnements et aux reflets miroitants de la vague soulevée par ces épaisses légions, qui présentent au soleil leurs surfaces dorées et argentées. Un autre indice bon à consigner en passant, c'est que les voils de goëllans et d'aigles pêcheurs ne quittent jamais un banc de harengs, et se montrent toujours prêts à happer ceux qui viennent frôler la surface de l'eau.

Aussitôt que la nouvelle de la présence des clupés est donnée sur les côtes, elle se propage avec rapidité dans tous les villages et les hameaux qui avoisinent la mer. Le dimanche qui précède l'ouverture de la pêche, les marins et leurs familles se rendent en procession sur un point culminant de la côte, et là, le curé de l'endroit appelle ses bénédictions sur la moisson vivante que vont recueillir les pêcheurs. Cette cérémonie religieuse offre un coup d'œil très-curieux pour celui qui s'arrête en observateur au milieu de ces populations aux mœurs prime-sautières.

Les pesqueresses quittent le rivage avant l'aube du jour, afin d'être rendues au crépuscule à l'endroit où se trouvent les bancs de harengs. Dès que l'on a aperçu la légion des clupés, les pesqueurs, orientent leur barque bout au vent; le patron fait glisser son filet à l'eau, et il l'amarre à l'esquif par le bout de la ralingue à laquelle sont fixés les liéges. Les plombs attachés à l'autre côté du filet le forcent à aller au fond dans une position verticale. C'est ordinairement à la voile, et souvent à la rame, que l'on étend la seine aux harengs. Pendant cette manœuvre, le patron a jeté la *rogue* du côté du filet opposé à l'endroit vers lequel le poisson a été aperçu. Les harengs, qui sont très-avides de cet appât, s'élancent

pour en attraper leur part, et se maillent en voulant traverser le filet. On s'aperçoit que ce récipient est chargé de poissons lorsque les liéges disparaissent dans l'eau et s'agitent avec violence. Dans ce moment, le patron répand de la rogue sans parcimonie, afin d'engager les harengs à donner dans la seine, puis il ajoute un second filet, qui se remplit comme le premier. Lorsque les bancs de harengs sont nombreux, le patron met souvent en usage cinq ou six pièces de filets les unes à côté des autres, sans oublier de jeter toujours de la rogue.

Lorsque les filets sont suffisamment chargés de poissons, le patron détache la dernière pièce lancée à la mer, et fixe une bouée à la ralingue qui porte les liéges. On va ensuite chercher la bouée placée à l'autre extrémité du filet tendu le premier, et on le hale à bord de la pesqueresse. Tandis que le filet entre dans la chaloupe, on le secoue pour faire sortir le poisson des mailles, et cette manœuvre se répète jusqu'à ce qu'on ait rattrapé la dernière bouée.

Les harengs une fois démaillés sont soigneusement couchés dans des paniers, et saupoudrés de sel. Une bonne pêche doit en général fournir de vingt à trente millions de harengs. Il arrive pourtant assez fréquemment que les embarcations restent dehors des journées entières sans rien prendre; mais aussi, lorsque la pesqueresse est chargée, c'est plaisir à la voir faire force de voiles pour retourner au rivage. Les harengs frais se vendent sur place, ou dans les presses où ils ont été encaqués. Il y a toujours une part réservée aux indigents.

C'est un pêcheur hollandais, nommé Beukels, né à Biervliet, près de L'Ecluse, au milieu du quatorzième siècle, qui eut le premier l'idée simple et utile de saler et d'encaquer les harengs. Jusqu'à lui ce poisson précieux, pêché en quantités innombrables, était transporté dans de grands chariots sur les marchés des villes, et, quoique vendu à vil prix, repoussé par le pauvre autant que par le riche à cause de la décomposition précoce à laquelle il était exposé. Beukels, en appliquant à la conservation du hareng le procédé de la salaison, a créé pour les pays du nord de l'Europe une industrie qui fait leur richesse, et qui fournit depuis aux classes pauvres un aliment fort sain et d'un prix peu élevé.

Le pêcheur Beukels fit connaître ses procédés, qui bientôt se répandirent dans toutes les provinces baltiques, où sa mémoire est vénérée des populations du littoral. Il mourut en 1397. L'empereur Charles-Quint visita son tombeau, et Pierre le Grand fit une pension à l'un de ses descendants. Il y a un mois à peine, l'empereur Alexandre, pendant son excursion

en Finlande, s'est rendu dans la petite ville de Borgo, pour y poser la première pierre d'un monument qui va être élevé à la mémoire de Beukels, au moyen d'une souscription ouverte quelque temps avant la déclaration de guerre faite par la France, l'Angleterre et la Turquie, à l'empereur Nicolas.

Les harengs sont non-seulement salés et desséchés, mais encore ils subissent une autre préparation, qui est celle du *saurissage*. Pour en arriver à une perfection complète, on suspend le poisson à de longs fils disposés dans un endroit où l'on allume, pendant sept ou huit jours, un feu de copeaux de chêne. Cette préparation est universellement mise en usage en France, comme en Ecosse et en Norwége.

Les Anglais et les Ecosseis pêchent les harengs au moyen d'une grande seine manœuvrée à contre courant par trois ou quatre chaloupes, et montées par cinq ou six marins. Les évolutions de chacune de ces embarcations s'opèrent au moyen de signaux qui viennent de terre, et qui sont faits par des hommes perchés sur le haut des falaises, d'où ils signalent l'arrivée des bancs de poissons.

La pêche du hareng, qui dure quatre à cinq mois sur nos côtes, aussi bien que sur celles de l'Ecosse et de la Norwége, est d'un riche produit pour ceux qui s'en occupent. La campagne de 1855-1856 est terminée, et en voici les résultats très-remarquables qui nous sont donnés par les journaux officiels.

La pêche d'Ecosse, faite par 87 bateaux, jaugeant ensemble 2,894 tonneaux, et montés par 1,310 hommes d'équipage, a rapporté 729 lasts¹, 52 mesures de poissons, lesquels, après avoir subi les préparations ordinaires de salaison, ont produit, en argent, une somme de 405,455 francs 94 cent.

La pêche côtière, effectuée par 93 bateaux, jaugeant 3,560 tonneaux, et par 1,165 hommes, a rapporté 2,334 lasts 50 mesures de harengs, lesquels, livrés sur-le-champ à la consommation, salés ou saurés, ont produit en argent 1,552,072 francs 25 centimes.

Comme on le voit, le produit total de la pêche du hareng de l'année 1855-1856, tant sur les côtes de France et d'Angleterre que sur celles d'Ecosse, s'élève au chiffre de 3,064 lasts mesures, représentant une somme en numéraire de 2,037,529 francs 19 centimes. C'est, à peu de chose près, le même résultat que celui de l'année dernière, qui se résumait dans la somme de 2,102,099 francs 26 centimes. Il est bon de remarquer que la pêche d'Ecosse, qui était d'ordinaire la plus considérable, a été réduite

¹ Poids de deux tonneaux ou de quatre milliers.

cette année, tandis que celle de nos côtes françaises est bien plus considérable que dans les années normales. Ces fluctuations accidentelles sont dues, à n'en pas douter, à des phénomènes atmosphériques dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

B. H. REVOIL.

CAUSERIE.

J'entends partout répéter ceci : A dater de Pâques, Paris émigre à la campagne, les salons se ferment, les concerts se taisent. Erreur, grande erreur ! On ne quitte pas la capitale ; le coin du feu semble préférable aux prairies émaillées de neige et de givre. Or, que faire à Paris, à moins que l'on n'y danse, à moins que l'on n'y chante ? Vous voulez des bals ; allez au ministère de l'Instruction publique, allez au faubourg Saint-Honoré, allez dans la Chaussée-d'Antin : les fonctionnaires, la noblesse, la finance sautent encore comme au cœur de l'hiver.

Vous voulez des fêtes ; voici l'Hôtel-de-Ville qui ouvre ses portes dorées. Un diner splendide réunit les membres du Congrès ; à cette table cosmopolite, chaque nation est représentée non-seulement par son ambassadeur, mais aussi par ses produits culinaires les plus renommés. Après le repas, les invités passent dans la grande galerie des Fêtes, décorée avec un luxe inouï et une distinction parfaite ; au fond, un théâtre a été construit élégamment. Le rideau se lève, l'orchestre termine l'ouverture d'un charmant opéra-comique d'Auber, *le Concert à la cour*. C'est M^{me} Alboni, M^{lle} C. Duprez et M. Faure qui interprètent cette gracieuse musique ; le violon d'Alard et la contre-basse de Bottesini font les frais de la partie instrumentale ; enfin M^{me} Rosati, de l'Opéra, exécute plusieurs pas avec cette grâce et cette perfection qui lui valent chaque soir tant d'applaudissements dans le ballet *le Corsaire*.

Presque toujours la bienfaisance joue un rôle dans ces plaisirs dont l'écho arrive jusqu'à vous, jeunes lectrices. Un père de famille est-il dans la misère ; vite une loterie ou un concert s'organise. Dernièrement, j'assistais à une soirée musicale donnée au profit d'un artiste nécessiteux. Comme j'ai applaudi M^{me} Guichard dans les couplets de *Jaguarita*, d'Halévy ! Comme j'ai admiré M^{lle} Thys, qui dit avec un goût si pur les romances dont elle-même compose et les paroles et la musique ! Oui, je le crois, ces chants doivent plaire à Dieu, car ils s'élèvent vers lui sur les ailes de la charité.

La Société des crèches nous conviait peu après à une touchante solennité. Vous avez rencontré, n'est-ce pas, de pauvres petits êtres à peine nourris, à peine vêtus, errants, les larmes aux yeux, dans les carrefours des cités et des villages? Leurs mères les aiment pourtant; mais, hélas! elles sont pauvres, elles ont besoin de demander leur pain à un travail journalier, elles quittent leur demeure le matin pour n'y rentrer qu'à la nuit, et, pendant ce temps, elles sont obligées de confier leurs enfants à la garde du bon Dieu, à la pitié des passants. Des dames bienfaitantes ont eu l'idée de fonder des établissements appelés *crèches*, et destinés à « garder l'enfant dont la mère travaille, à le soigner pendant qu'elle est absente et à l'aider à l'élever. »

La Société des crèches tenait donc sa neuvième séance publique. S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, a prononcé un discours fréquemment interrompu par les témoignages de la plus vive sympathie. Après ses paroles, le concert a commencé: M^{me} Sabatier, MM. Alexis Dupont, Bonnehée et Malezieux se sont successivement fait entendre et applaudir. M. Émile Deschamps, cet auteur charmant, dont vous avez pu déjà apprécier le mérite dans le *Magasin*, a récité de fort jolis vers, et M^{me} Ristori a déclamé avec son inimitable talent une scène intitulée: *la Cena d'Alboino* (le Souper d'Alboin). Une quête faite par les patronesses a terminé cette fête de famille.

En parlant des crèches et des personnes charitables qui se consacrent à leur prospérité, on ne peut se dispenser de rappeler les noms de M^{me} Michon et de la sœur Rosalie.

« Lorsqu'on ouvrit des crèches à Nantes, une femme s'offrit pour diriger gratuitement les soins donnés aux enfants. Cette femme venait de quitter le service d'une honorable maison. Enthousiasmée de l'idée si touchante de soigner les enfants dont les mères travaillent, M^{me} Michon s'y dévoua. Depuis onze ans, elle accomplit sa pieuse mission avec un zèle, avec une intelligence, qui font l'admiration de tous. Non-seulement elle prodigue à l'œuvre son temps et ses soins, mais quand la mère est dans l'impossibilité de payer la petite rétribution quotidienne, M^{me} Michon donne sans rien dire, et la pauvre mère est censée avoir payé elle-même; quand un enfant arrive dénué de quelques objets essentiels de layette, M^{me} Michon trouve moyen de les fournir sur ses petits revenus: l'enfant est préservé de souffrances, et la pauvre mère ose le représenter à la crèche ¹. »

¹ Rapport de M. Marbeau.

Le conseil d'administration des crèches a décerné à cette bienfaitrice une médaille d'honneur.

La sœur Rosalie fut la fondatrice de la crèche Saint-Marcel (12^{me} arrondissement de Paris). Née à Confort (Ain), en septembre 1787, Jeanne-Marie Rendu entra en religion sous le nom de sœur Rosalie, et devint supérieure de la maison de la Miséricorde.

« La bonne sœur; pendant un demi-siècle, fut la Providence du quartier le plus pauvre de Paris. Dès qu'elle sut qu'il existait des crèches, elle s'empressa d'en ouvrir une pour les petits enfants des familles qu'elle assistait. Rien n'était plus touchant que de la voir au milieu de ses petits enfants, naguère si malpropres, si pâles, si maussades, aujourd'hui si frais, si propres, si avenants. Son plus grand bonheur était de faire admirer ceux que la crèche avait guéris du rachitisme, ou d'autres maladies que la misère et l'incurie infligent aux petits enfants pauvres ¹. »

Son courage et son zèle ne connurent pas de bornes :

« Paris l'a vue avec admiration dans la disette de 1813, dans l'invasion étrangère, dans les famines de 1817, 1829 et 1847, opérant des miracles de charité pour donner du pain à des familles entières mourant de faim; il l'a vue dans le choléra de 1832 au chevet des pestiférés, ne se donnant aucun repos ni le jour ni la nuit. Dans le choléra de 1849, où le quartier Saint-Marceau fut si cruellement frappé, le dévouement de sœur Rosalie égala celui qu'elle avait déjà montré. Elle eût dit volontiers comme une autre religieuse à un ancien soldat, effrayé de l'intrépidité qu'elle déployait auprès des cholériques : *Vous ne reculeriez pas devant le feu; la peste est le coup de feu des sœurs de charité* ².

Une si belle conduite devait sur la terre recevoir déjà sa récompense, et par décret du 27 février 1852, la décoration de l'ordre de la Légion d'honneur était décernée à la sœur Rosalie. Cette noble femme s'endormit doucement dans le Seigneur le 7 février 1856, à l'âge de soixante-neuf ans.

Je vous introduis à présent dans la salle du Conservatoire, à la distribution des prix offerts par la Société des gens de lettres de France aux meilleures compositions. La première couronne pour la poésie a été remportée par les *Chercheurs d'or au XIX^e siècle*, de M. Karl Daclin. Le poète nous montre des insensés qu'aveugle une soif avide de richesses; ils abandonnent patrie, parents, amis; ils traversent les mers, affrontent mille morts

¹ Rapport de M. Marbeau.

² *Vie de la sœur Rosalie*, par l'abbé de Bouclon.

pour découvrir ce métal tant désiré... Désillusionnés, pauvres comme au départ, ils reviennent ; et la pièce se termine par ces vers :

... Ils sont revenus sans avoir réussi ;
 Mais ils goûtent enfin dans une paix profonde
 Le bonheur qu'ils avaient dédaigné. — C'est ainsi
 Que tout sous l'œil de Dieu se transforme en ce monde !
 Après des jours mauvais viennent des heureux jours...
 Pour atteindre le but, difficile problème !
 Ne demandons pas l'or à de lointains séjours,
 Cherchons-le près de nous, trouvons-le dans nous-même.

M. Louis Fortoul a obtenu le premier prix de prose pour sa nouvelle intitulée *Cécilie*; vous jugerez par vous-mêmes du mérite de cette charmante production.

Ouf ! j'en ai fini avec tous ces comptes rendus ; — je peux reprendre la plume bavarde du causeur. Et tenez, voici les hannetons qui m'adressent une supplique pour que je leur consacre quelques lignes. Le hanneton joue un certain rôle dans nos mœurs parisiennes : à peine le mois de mai nous a-t-il salué que ce cri retentit à nos oreilles : *D'z'hannetons, d'z'hannetons pour deux liards !* Oui, on vend le hanneton, on le cote comme on cote à la Bourse les actions de chemins de fer, pour l'amusement de cette population qui grouille sur le banc des écoles. Moi aussi j'ai beaucoup aimé cette innocente petite bête, je l'ai martyrisée, je lui ai attaché un fil à la patte, et la lançant dans l'espace; je lui ai crié sur un air fort connu : *Hanneton, vole, vole !* L'âge m'a rendu raisonnable : je n'estime plus que le hanneton en chocolat.

Grand Dieu ! que fais-je ou plutôt que ne fais-je pas ! Une solennité artistique m'appelle à Saint-Quentin, et je l'oublie ! — Décidément, je ne bavarderai pas aujourd'hui ; — je monte en wagon ; la vapeur mugit ; je pars. Adieu, je suis parti.

Saint-Quentin est une petite ville assez propre ; la grande place et son puits, l'hôtel de ville avec ses colonnes, ses arcades, ses galeries et son carillon, la cathédrale, l'église Saint-Jacques, l'abbaye de Ferlaques, fixent l'attention du touriste. Saint-Quentin est en fête, on inaugure la statue en bronze de La Tour. La Tour fut un des peintres les plus célèbres du dix-huitième siècle ; les portraits de Rousseau, de Crébillon père, de Duclos, de M^{me} Favart, de la Popelinière, excitent l'admiration des connaisseurs. Ce grand artiste se montra aussi homme de bien ; il a doté sa ville natale de plusieurs lits d'hospice. C'était donc une dette de recon-

naissance que Saint-Quentin acquittait en élevant un souveur à la mémoire de son enfant. Cette fête si belle, si intéressante, a été malheureusement attristée par la nouvelle de la mort d'un compositeur distingué. Adolphe Adam, dont vous connaissez les mélodies fraîches et gracieuses, vient de mourir bien jeune encore et dans tout l'éclat de son talent populaire.

D'ORSINVAL.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12^{me} ANNÉE.

LETTRE VIII.

A BERTHE.

Mai 1856.

Consulte ton calendrier, ma chère enfant, tu te convaincras que depuis un mois, malgré la pluie, la grêle et le froid, nous sommes au milieu du printemps, à la fin de ce mois de mai qui devait être jadis bien beau, bien clément, s'il faut ajouter foi au langage des poètes de toutes les nations; mais en France, mais à Paris surtout, nous sommes habitués aux caprices de la température printanière; nous ne nous en occupons plus; et, quelque temps qu'il fasse, dès que le 21 mars a sonné, nous pensons à la toilette de la saison nouvelle. Aujourd'hui la mode est fixée, et je puis avec quelque autorité répondre aux questions que tu m'adresses.

Commençons par les chapeaux, cette partie de notre toilette qui, ainsi que tu me le fais remarquer, réclame pour son choix le plus grand soin, le goût le plus délicat. Ils restent petits de forme, mais ayant une tendance à avancer un peu sur le front; les bavolets ne diminuent pas, ils sont toujours d'une hauteur fabuleuse. On orne les chapeaux de mille manières: de dentelles blanches, noires, de velours, de blonde, qui se mêlent et se marient. Les chapeaux de paille, dite Panama, belge, rivalisent avec les pailles de riz cousues et les pailles mélangées. Les chapeaux en belle paille de riz, d'Italie, seront toujours la coiffure la plus distinguée. Pour ornement, ils réclament, soit un oiseau de paradis, déjà si en vogue cet hiver, soit des fleurs, des plumes, des branches de maïs avec grains en soie. Quant aux chapeaux de crêpe, ils sont le plus souvent de deux couleurs: ainsi, la passe formée de biais est en crêpe de couleur, et le reste blanc. On peut mettre à ces chapeaux des marabouts frimatés de deux

nuances. Toi, chère Berthe, qui n'es pas encore dame, tu remplaceras ces marabouts, si ton chapeau est rose et blanc, par un bouquet de primevères roses, ou, si tu le fais bleu, par un bouquet de bluets bleu pâle, placé d'un seul côté, bien entendu. Quelques-uns ont le dessus de la passe garni de petits bouquets détachés. Pour jeunes personnes, on fait beaucoup de chapeaux de crêpe piqué ou frappé. Tu devinai juste, ma chère enfant ; on revient en effet aux capotes, aux demi-capotes surtout : tu en verras un charmant modèle sur ta gravure de modes. Remarque bien qu'on peut aussi faire les deux gros bouffants du fond en tulle ; la passe se composerait alors de tulle, blonde et paille de riz. Pour compléter ce chapitre, un mot sur les voilettes : on les porte rondes, en belles dentelles avec semis, ou en tulle avec semis d'étoiles de jais ; d'autres sont bordées de ruches de crêpe découpé.

Et maintenant, me demandes-tu, que se met-on sur les épaules ? Des rotondes, des basquines, des mantelets, des châles ? Oui, de tout cela ; mais sur ces vêtements tu as eu assez de renseignements le mois dernier ; je ne crois pas devoir y revenir. Cependant, si tu aimes les mantelets-écharpes, en voici deux que j'ai remarqués dans une de nos meilleures maisons. Le premier est de crêpe blanc gaufré, et orné d'un grand volant et de quatre ruches découpées : rien de frais, de coquet, de jeune comme cette confection ; le second, d'un genre plus riche, est couvert de petits volants de guipure blanche, séparés entre eux alternativement par une coque de ruban étroit de taffetas lilas et de velours noir ; il se termine par un grand volant pareillement en guipure, de 30 centimètres au moins de hauteur. Les châles de crêpe de Chine, un peu abandonnés depuis quelques années, semblent reprendre faveur.

Nous arrivons aux robes, car, tu le remarques, je procède méthodiquement ; j'ai commencé par les chapeaux, et je ne te dirai adieu qu'après t'avoir parlé de tout l'ensemble de la toilette.

Je vois apparaître des étoffes de laine d'un prix très-modéré, et pouvant faire de fort jolis négligés. Qu'on simule un grand volant à deux têtes, et la robe prendra tout de suite une tournure habillée. Je n'en finirais pas s'il fallait t'apprendre les noms plus ou moins légitimes de ces nouveautés : toiles de Chine, de Bade, d'Algérie, de Vichy, tissus de Manchester, d'Écosse, de Suède. Dans ce genre d'étoffe, le gris chiné, marbré de blanc et de noir, est la couleur qui me paraît le mieux portée. La mousseline de Chine, le poil de chèvre, la tigrine, la mosaïque camaïeu, figurant des espèces de losanges de deux nuances sur fond uni ; la florentine, tissu intermé-

diaire entre le barége et la grenadine, sont employés pour robes un peu habillées. Je te recommande la florentine, c'est une étoffe solide, quoiqu'en apparence assez légère.

On parlait de négliger les volants pour adopter les larges rayures, et cependant on voit beaucoup de robes à volants à dispositions, telles que celles en taffetas uni, dont les volants en gros grains, semés de bouquets de roses, produisent l'effet du velours.

Voici, puisque tu me le demandes, un modèle de jolie robe de saison, qui conviendrait parfaitement à ta cousine nouvellement mariée : corsage, jupe en grenadine rayée de la nuance préférée, volants en taffetas blanc ornés de guirlande de roses. En voici un second qui ne sera ni moins élégant ni moins riche : la robe est en taffetas de nuance pure, et a le grand avantage de ne demander aucune garniture ; on trouve en effet dans l'étoffe même de larges bandes qui se posent en tablier sur le devant de la jupe, et des bandes plus étroites pour le corsage et les manches. Les dessins de ces bandes tantôt figurent des bouquets de fleurs et tantôt imitent la dentelle ; les fleurs sont, ou chinées dans l'étoffe, ou en relief ; dans ce dernier cas, elles sont en velours épinglé frappé. J'ai remarqué encore les robes à effilés tissés dans l'étoffe, et celles à volants gaufrés. Toutes ces beautés, ces magnificences, sont réservées aux dames, tu dois le comprendre ; pour jeunes filles, je conseille la popeline, les taffetas à carreaux, à petits dessins chinés, les grenadines à volants quadrillés, la mousseline de soie, la bengaline, enfin les robes à petites fleurettes de couleur. Tu as le choix, tu le vois ; étudions maintenant la forme.

Toutes les robes de couleur unie sans volants se garnissent en tablier, selon le caprice et la fantaisie : grands galons, quadrillés de velours, petits velours mis en échelle, larges ruches de ruban, grande bande de soie d'une couleur tranchante. Les ornements des corsages varient à l'impossible, cependant les galons à boucle, les boutons à clochettes et les grelots dominant. On portera, je crois, moins de basques ; mais fais-y bien attention, elles ne sont pas abandonnées, c'est une mode qui menace d'être éternelle. Les corsages se font encore montants ; cependant, pour dîners, petites réunions, on les fait s'ouvrant carrés. Les manches se couvrent toujours de volants, de bouillons ; en voici cependant de très-simples, fort gracieuses et qui conviennent surtout aux étoffes légères : à partir de l'entournure jusqu'au coude, ces manches forment un seul et large bouillon qui se termine par une dentelle, un velours ou un bouillonné pareil à la robe. Quelques grandes couturières ne mettent plus du tout de plis sur le

devant des robes, et pour donner une ampleur formidable aux jupes, elles ajoutent dans le bas deux grandes pointes.

Te voilà suffisamment renseignée : laissons les robes de côté et parlons d'autre chose. Les ombrelles sont de plus en plus luxueuses ; elles se recouvrent de Chantilly, de point d'Alençon, de guipure, de blonde. Il y en a aussi de brodées au passé, or et soie ; rien n'est selon moi d'une élégance plus riche qu'une duchesse blanche recouverte d'Angleterre, avec le manche et l'anneau en corail. Pour toi, et si tu tiens absolument à suivre la mode, tu peux faire couvrir ton ombrelle d'un tulle à gros pois de velours, ou, ce qui vaut mieux, d'un crochet noir en soie fine, qu'il te sera facile de faire parfaitement toi-même.

Les gants sont à deux boutons ; les élégantes ont tout à fait adopté les gants brodés de noir.

Ton amie Caroline est, me dis-tu, déjà installée à la campagne ; indique-lui de ma part une nouvelle forme de capeline qui doit être excellente pour les premiers mois de l'été. Cette capeline, en mousseline ou batiste, a la forme des grands chapeaux ronds de l'année dernière ; elle prend bien la tête, et doit tenir parfaitement.

Tu me demandes quelques détails sur les toilettes du matin : on se sert beaucoup de popeline unie, que l'on garnit de revers en moire antique ou en taffetas piqué. Pour demoiselles, un négligé peu coûteux quoique fort joli serait une robe d'orléans grise, ornée quant au devant, à la grande pèlerine et aux manches, d'une bande de cachemire écossais très-éclatant.

Je termine par deux mots sur les toilettes d'enfant. Les petites filles semblent en vérité renoncer aux privilèges de l'enfance, et leur toilette imite à fort peu de chose près celle des femmes ; seulement on choisit des étoffes à petits dessins mignons. Je ménage à ta petite sœur dans le numéro prochain une charmante surprise ; pour remplacer ces vilains corsages blancs complètement passés de mode, je lui enverrai un fort joli corsage dit italien ; c'est une grande nouveauté de *l'Eclair*.

Sur la gravure que je t'envoie, tu remarqueras une toute gentille petite blouse aragonaise, elle peut se faire en popeline, en piqué ou en coutil.

Que de détails minutieux cette lettre contient ! n'est-ce pas, ma chère enfant ? mais j'ai pour mission de t'initier à toutes nos gracieuses nouveautés. Pardonne donc l'aridité de ce courrier ; tout mon orgueil consiste à te donner des renseignements utiles et à faire de toi une jeune fille dont la toilette respire la distinction et le bon goût. Adieu, ou plutôt au revoir.

M. D.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



Procédés pour nettoyer les marbres, bustes, statues, etc.

I. Mouiller l'objet à nettoyer avec une éponge trempée dans la *lessive des savonniers* (soude caustique liquide); laisser réagir pendant deux heures; au bout de ce temps, laver avec de l'eau pure très-propre et laisser sécher. Se servir d'une brosse au lieu d'éponge, si le marbre est fortement encrassé. Pour donner une plus grande blancheur, on peut laver une dernière fois avec de l'eau chlorurée, laisser réagir pendant une heure, et terminer par un lavage à l'eau pure.

II. Pour nettoyer le marbre blanc et l'albâtre, on peut employer un second procédé : délayer dans du vinaigre chaud de la pierre-ponce réduite en poudre très-fine; laisser refroidir ce mélange, frotter avec une éponge, terminer par un lavage à l'eau pure.



Confiture d'oranges.

Prenez douze belles oranges bien mûres et sans taches. Râpez bien fin la superficie de quatre; enlevez le zeste des autres, le plus mince possible; faites-en des bandes très-étroites et de la longueur du doigt; prenez la grosse peau blanche; faites blanchir à deux ou trois eaux et bien cuire jusqu'à ce que l'eau ne soit plus amère; faites égoutter, mettez dans un mortier et pilez pour obtenir une pâte.

Séparez ensuite vos oranges par quartiers, en ayant soin d'enlever la pellicule qui les entoure et les pepins; mêlez le tout ensemble et pesez. Clarifiez kilogr. de très-beau sucre pour kilogr. du mélange général; faites cuire un quart d'heure et empotez. Vous mettez l'écorce jaune primitivement râpée et le zeste coupé en petites bandes, quand votre mélange a bouilli cinq minutes.

Le résultat obtenu est une marmelade.

 OUVRAGES DIVERS.


OUVRAGES DE FANTAISIE.

Panier à ouvrage (n^{os} 49 et 50).

Le n^o 50 ne représente qu'imparfaitement l'ensemble du joli panier à ouvrage que nous vous engageons à entreprendre. Le n^o 49 est la moitié de la bande qui forme le panier; cette bande est en cuir de Russie; les dessins et les filets se brodent en soutache d'or; on ajoute entre les filets deux rangs de perles noires, qu'il suffit d'enfiler dans toute la longueur, et que l'on rattache par des points de distance en distance. Le panier se monte en taillant un ovale en carton, sur lequel se pose la bande brodée; on double le tout de soie, en ajoutant un sac de même couleur que la doublure.

On trouve le panier et les fournitures chez M^{me} S. Helbronner.



Dessus de verre de lampe (n° 51).

Ce dessus de verre de lampe se compose de six grappes de différentes nuances de laine, d'un bouchon de liège recouvert de crochet plein, enfin d'une fleur de laine servant à réunir les grappes au bouchon.

Pour faire les grappes, il faut deux moules en buis amincis d'un côté et percés au bout (on peut remplacer ceux-ci par des baleines). Soit avec les moules, soit avec les baleines, on commence ce travail en tenant les moules de la main gauche et passant le fil dans chaque trou : on l'arrête par le milieu. On entoure avec la laine le moule droit, puis le moule gauche, en jetant la laine entre les deux moules, et avec les deux bouts de fil on fait un simple nœud entre chaque zigzag, que l'on continue jusqu'à la hauteur de 15 cent.; alors on retire les moules et l'on tourne les deux bouts de fil de chaque extrémité en sens contraire, pour contourner les boucles des grappes.

On emploie pour chaque grappe trois nuances de laine, en commençant par la plus claire.

Le bouchon est recouvert de crochet plein, que l'on fait en commençant par une maille et en augmentant selon la grosseur du bouchon. La fleur qui termine le dessus de verre de lampe se fait au choix : soit marguerite, soit mignonette, etc. (Voyez tome IV, page 91.)

**Fleurs à la seconde : ouate et papier.**

Ces fleurs, faites avec de la ouate, sont d'une étonnante facilité d'exécution et d'un charmant effet pour décoration.

On coupe un carré de papier pour fleurs artificielles de 18 cent., que l'on plie en forme de fichu jusqu'à quatre fois ; ensuite on l'arrondit du côté le plus large et on coupe de droite et de gauche en commençant par la pointe, comme on le faisait dans son enfance pour filets, paniers à salade ou encensoirs. Le cœur de la rose ou du dahlia se fixe sur une tige que l'on passe dans le milieu du filet ; on maintient le filet et la tige entre le pouce et l'index de la main gauche, et de la main droite on tourne deux ou trois fois une bande de ouate (dite de bijoutier) de la hauteur de 8 cent.

Après avoir disposé la ouate selon la forme de la fleur, on rabat le filet par-dessus, et on le réunit autour de la tige, en le fixant avec de la cannetille.

**EXPLICATION DES PATRONS.****Corsage aragonais pour enfant de quatorze mois à deux ans.**

Ce costume se fait en popeline ou en piqué ; celui qui est représenté sur la gravure de modes est en popeline à carreaux blancs et bleus. Il est orné d'un galon de soie bleue France, de 3 cent. de large, brodé d'une soutache blanche.

Le n° 1 est le devant du corsage, avec trois plis creux qui le traversent dans toute sa largeur ; le dessus de chaque pli doit avoir 2 cent. et demi. Le n° 2, moitié du dos, avec trois plis pareils au devant ; ces plis s'ajustent sous le bras. Le n° 3, l'épaulette. Le n° 4, moitié de la manche courte. Le pli creux, indiqué par erreur au bord de la manche, se fait au contraire au bord de celle-ci, et on pose dessus un galon. Dans le haut du corsage, on fait un biais de 1 cent., sur lequel on ajoute une soutache.

La jupe est montée à plis creux; elle s'orne, ainsi que le corsage, de quatre galons posés perpendiculairement: ceux des côtés passent sur l'épaule et se terminent, comme ceux du milieu, à la moitié de la jupe, devant et derrière. On fait la ceinture séparément, en ajoutant un galon dessus. Le devant du corsage est enjolivé de quatre boutons posés sur les plis et la ceinture. Pour terminer le petit costume, on coud au bord du corsage et de la manche une petite bande brodée. — La pèlerine ou rotonde, n° 5, est garnie d'un galon et d'un effilé frisé à coupons.



Tricot guipure (n° 52).

Ce tricot peut servir pour couvre-pieds, rideaux, coussins, etc. On divise le nombre des mailles par 20.

1 ^{er} tour.	3 endroit.	1 jeté.
† 1 maille à l'endroit.	1 jeté.	1 maille nulle.
1 jeté.	1 rétréci.	1 rétréci.
1 rétréci.	1 jeté.	Passer la maille nulle sur le
4 endroit.	2 rétrécis.	rétréci.
1 rétréci.	1 jeté.	(Revenir au signe †.)
1 jeté.	5 endroit. (Revenir au si-	10 ^e tour.
3 endroit.	gne †.)	
1 jeté.	6 ^e tour.	A l'envers.
1 rétréci.		
4 endroit.	A l'envers.	11 ^e tour.
1 rétréci.	7 ^e tour.	6 endroit †.
1 jeté. (Revenir au signe †.)	† 1 endroit.	1 jeté.
2 ^e tour.	1 rétréci.	2 rétrécis.
A l'envers.	1 jeté.	1 jeté.
	1 endroit.	1 endroit.
3 ^e tour.	1 jeté.	1 jeté.
2 endroit †.	2 rétrécis.	2 rétrécis.
1 jeté.	1 jeté.	1 jeté.
1 rétréci.	1 jeté.	11 endroit. (Revenir au si-
2 endroit.	1 rétréci.	gne †.)
1 rétréci.	1 jeté.	12 ^e tour.
1 jeté.	1 endroit.	A l'envers.
1 rétréci.	1 jeté.	
1 jeté.	1 rétréci.	13 ^e tour.
1 endroit.	2 rétrécis.	† 1 endroit.
1 jeté.	1 jeté.	1 jeté.
1 rétréci.	1 endroit.	1 rétréci.
1 jeté.	1 jeté.	1 endroit.
1 rétréci.	1 rétréci. (Revenir au si-	1 rétréci.
2 endroit.	gne †.)	1 jeté.
1 rétréci.	8 ^e tour.	1 endroit.
1 jeté.	A l'envers.	1 jeté.
3 endroit. (Revenir au si-	9 ^e tour.	1 rétréci.
gne †.)		3 endroit.
4 ^e tour.	1 rétréci †.	1 rétréci.
A l'envers.	1 jeté.	1 jeté.
	3 endroit.	1 endroit.
5 ^e tour.	1 jeté.	1 jeté.
3 endroit †.	2 rétrécis.	1 rétréci.
1 jeté.	1 jeté.	1 endroit.
2 rétrécis.	3 endroit.	1 rétréci.
1 jeté.	1 jeté.	1 jeté. (Revenir au signe †.)
1 rétréci.	1 jeté.	14 ^e tour.
1 jeté.	2 rétrécis.	A l'envers.
	1 jeté.	
	3 endroit.	

Passer la maille nulle sur le rétréci.	34 ^e tour.	6 endroit.
1 jeté.	A l'envers.	1 jeté.
3 endroit.		1 nulle.
1 jeté.	35 ^e tour.	1 rétréci.
1 nulle.		Passer la maille nulle sur le rétréci.
1 rétréci.	1 rétréci †.	(Revenir au signe †.)
Passer la maille nulle sur le rétréci.	1 jeté.	36 ^e tour.
1 jeté.	6 endroit.	A l'envers.
3 endroit.	1 rétréci.	On recommence au 1 ^{er} tour.
1 jeté.	1 jeté.	
1 rétréci. (Revenir au signe †.)	1 endroit.	
	1 jeté.	
	1 rétréci.	



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--------------------------------------|
| 1. Moitié d'un mouchoir riche au plumetis, point de plume, point d'arme et point d'échelle. | 9. G. B. enlacés. Id. |
| 2. Col grande encolure. Plumetis et œillets. | 10. L. G. Plumetis. |
| 3. Moitié d'un mouchoir au feston et œillets. | 11. C. A. Id. |
| 4. Garniture de pantalon, de camisole, de jupon, etc. Plumetis, pois et œillets. | 12. A. D. Feston point de roses. |
| 5. Fond en application sur tulle Bruxelles pour manches bouffantes, pouvant servir pour bonnet. | 13. H. B. Id. |
| 6. Entre-deux assorti. | 14. S. L. Id. |
| 7. E. L. enlacés. Plumetis. | 15. M. G. Id. |
| 8. G. E. enlacés. Id. | 16. P. S. Id. |
| | 17. A. L. Id. |
| | 18. S. L. Id. |
| | 19. P. G. Id. |
| | 20. L. H. Petites lettres gothiques. |



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|--|
| 1. Devant du corsage aragonais pour enfant de quatorze mois à deux ans. | 12. L. H. Feston point de rose. |
| 2. Moitié du dos. (Voir aux Ouvrages.) | 13. L. B. Id. |
| 3. Épaulette. (Voir aux Ouvrages.) | 14. A. Z. Plumetis orné. |
| 4. Moitié de la manche courte. (Voir aux Ouvrages.) | 15. A. E. B. Feston point de rose. |
| 5. Moitié de la rotonde ou grande pèlerine. | 16. H. D. Plumetis orné. |
| 6. Haut de la bottine. Feston point de Venise; les trois dents servent de boutonsnières. Cette jolie bottine est pour enfant du premier âge; on la double de satin blanc, bleu ou rose. Nous devons cette charmante nouveauté à M. Himmes. | 17 à 42. Alphabet. Plumetis pour mouchoirs et linge damassé. |
| 7. Dessus de la bottine. | 43. Noëly. Myosotis. Plumetis. |
| 8. Semelle. | 44. Antonia. Plumetis et œillets. |
| 9. Deux guirlandes de feuilles au feston pour jupon. On les brode au-dessus de l'ourlet. | 45. Thérèse. Id. |
| 10. N. H. Plumetis riche et fleuri. | 46. Stanislasva. Plumetis. |
| 11. Z. B. V. Plumetis orné. | 47. Émilie. Plumetis. |
| | 48. Eugénie. Feston point de rose. |
| | 49. Dessin du petit panier à ouvrage. (Voir aux Ouvrages.) |
| | 50. Ensemble du panier. |
| | 51. Dessus de verre de lampe. (Voir aux Ouvrages.) |
| | 52. Dessin du tricot guipure. (Voir aux Ouvrages.) |



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE VILLE. Robe de reps à petits dessins. Basquine taffetas, dont le patron a été donné en avril. Chapeau de paille belge orné de dentelle noire, velours et ruban taffetas vert. Bébé de quatorze mois à deux ans : costume en popeline, orné de galons bleus, brodés en soutache blanche. Le patron est sur la planche. (*Voir aux explications.*)

TOILETTE POUR GRAND DÎNER OU PETITE SOIRÉE. Robe de taffetas nuance pure ; corsage Wateau. Le dos fait basquine, ainsi que les côtés du devant ; ces deux basquines se réunissent par des rubans et des nœuds ; à ce corsage on adapte à volonté, soit une guimpe tarlatane, soit une pièce rapportée de même étoffe que la robe et formant corsage montant. Cette innovation vient de la maison Fauvet, à qui nous devons les jolis modèles et tous les patrons que nous adressons à nos abonnées. Le chapeau isolé est en paille de riz cousue ; le fond forme capote et est en taffetas. Il est orné de rubans de taffetas.

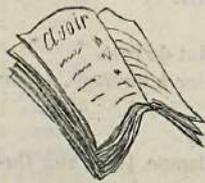
**GRAVURE SUR ACIER.**

Château de Rheinstein.

**Explication du Rébus du mois d'Avril.**

Depuis Adam, que de siècles ont passé, chacun apportant ses grands hommes à l'admiration des siècles futurs !

ERRATUM. — L'explication du Rébus dernier doit être ainsi rectifiée : *La cathédrale de Reims est digne de l'admiration du monde entier.*

**RÉBUS.**

FIN

VIII

JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Henauer, Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.



Imp. Delamain et Saessin, rue de la Harpe, 4, Paris

MAGASIN DES DEMOISELLES

12 francs par an pour Paris, 15 francs pour les Départements (avec 3 aquarelles) (sans domicile) et 20 francs 7 albums de musique 2 gravures sur acier, 1
 ouvrage de modes, 6 planches de tapisseries coloriées, 200 dessins de broderies patrons de grandeur nature et de petits patrons ouvrages à l'aiguille
 et brochet ouvrages nouveaux reliés illustrés planche crochets couleurs et blanc planche de petits ouvrages de fantaisie en ou. argent.